



Une vue de l'exposition avec, tout à droite, «Les seigneurs de la guerre» d'Edouard Pignon. © MICR, MARC GENTINETTA

«Trop humain», trop cruel!

Genève. Une trentaine d'artistes de différentes générations disent la douleur causée par les guerres et les discriminations. Ils sont exposés au Musée international de la Croix-Rouge.

GHANIA ADAMO

i

Ils sont Africains, Européens, Américains ou Asiatiques. Parmi eux il y a des artistes très connus comme Picasso, Louise Bourgeois ou Tal-Coat, et d'autres moins célèbres comme Omer Fast ou Sada Tangara. Leurs œuvres (vidéos, peintures, gravures, sculptures...) sont présentées au Musée international de la Croix-Rouge (MICR) dans le cadre de l'exposition «Trop humain» organisée avec le Musée d'art moderne et contemporain (MAMCO). Les deux institutions genevoises ont conjugué leurs efforts pour rassembler des pièces qui «témoignent des souffrances imposées aux hommes par les hommes», depuis la Première Guerre mondiale à la guerre en Irak en passant par le conflit israélo-palestinien. Entretien avec Christian Bernard, directeur du MAMCO.

Lorsqu'on a préparé cette interview vous m'avez dit que le MAMCO n'aurait jamais proposé cette exposition dans ses murs. Pourquoi?



Christian Bernard: Pour deux raisons. La première est technique: nos salles ne répondent pas à toutes les conditions hygrométriques que nécessitent les œuvres très fragiles qu'accueille le MICR. La deuxième est d'ordre théorique: au MAMCO, nous avons défini une politique artistique en relation avec la scène récente, qui exclut l'idée d'exposition thématique, comme c'est le cas pour «Trop humain». Nous organisons des expositions essentiellement monographiques. En clair, on ne cherche pas à illustrer des idées ou à réunir des œuvres sous un dénominateur commun, avec comme sujet la guerre par exemple. J'étais donc très heureux de pouvoir collaborer avec Roger Mayou, directeur du MICR, pour présenter des pièces dont le thème me passionne, mais qui n'auraient pas trouvé leur place dans mes murs.

«Artistes des XX^e et XXI^e siècles devant la souffrance», dit le sous-titre de l'exposi-

tion. Vous avez choisi, entre autres, Otto Dix et ses visages tordus par la douleur. Pourquoi pas Francis Bacon qui lui aussi a peint des gueules cassées?

Otto Dix est un artiste emblématique. Il n'y en a pas un qui soit allé aussi loin que lui dans les témoignages sur la douleur post Première Guerre mondiale. Son travail était donc indispensable à l'exposition. Bacon, en revanche, ne traite pas de la souffrance infligée à autrui intentionnellement. Chez lui, l'expression du tourment est plutôt liée à l'angoisse existentielle et à la difficulté du désir. Des thèmes qui n'entrent donc pas dans le cadre de l'exposition, même si on relève certains motifs dans l'œuvre de Bacon qui évoquent la crucifixion.

Justement, l'image de la crucifixion est très présente dans certaines pièces exposées. Votre commentaire?

Non, on ne peut pas parler de crucifixion proprement dite. Nous avons précisément essayé d'éviter l'iconogra-

phie chrétienne canonique dans un musée comme celui de la Croix-Rouge qui doit faire la part des choses entre les différentes religions. Bien sûr, il n'est pas interdit au visiteur de voir dans certaines pièces l'image de la croix. Disons que c'est une matrice implicite. Le christianisme qui s'adosse à la douleur a fourni à l'art tout un éventail d'illustrations liées à l'épreuve. Ceci dit, je rappelle que le supplice de la croix est au départ une réalité historique profane, il existe depuis l'Antiquité. Ce n'est que bien plus tard qu'il est entré dans la martyrologie chrétienne qui, elle, n'est pas le sujet de l'expo.

Vous dites, dans une note d'intention, avoir renoncé à l'archive et au documentaire pour parler de la souffrance. Comment faut-il comprendre votre geste?

L'archive est lacunaire. Un exemple: le génocide cambodgien. Il n'en reste pratiquement rien, pas d'images qui l'illus-

trient. Les artistes, en revanche, ont cette capacité de se glisser dans les interstices du temps pour reproduire ce que l'Histoire met parfois sous silence. Leurs œuvres nous offrent ainsi un témoignage très précieux. Nous avons donc estimé que dans un musée comme le MICR où l'exposition permanente se nourrit d'archives, il fallait le point de vue d'artistes qui marquent la différence avec le côté impersonnel de l'image documentée. Si vous prenez, par exemple, la vidéo de l'Afghane Lida Abdul ou les tableaux du Français Edouard Pignon (lire ci-contre), vous constaterez qu'aucun documentaire ne peut transcrire la violence dans un langage aussi puissant.

Si vous étiez éditeur, quel livre auriez-vous choisi en regard de cette exposition?

Oh! Je citerais *L'espèce humaine* de Robert Antelme (le mari de Marguerite Duras, ndlr). Il a une force d'écriture indépassée. I

Une toile d'une beauté effrayante

S'il fallait une œuvre pour résumer l'esprit de l'exposition, ce serait celle d'Edouard Pignon: *Les seigneurs de la guerre*. Une toile magnifique qui démonte le mécanisme du crime. En haut du tableau, plusieurs paires d'yeux, noyées dans un tourbillon de couleurs, vous regardent méchamment. Au milieu, un avion sous la forme d'une anguille de mer. Il survole des vagues de sang qui, elles, occupent le bas du tableau. De la guerre, Pignon retient l'essentiel: ses commanditaires (les yeux), ses exécutants (le bombardier-poisson), et ses victimes (no comment!). A partir de là on pourrait, filant la métaphore, décliner le sens des autres pièces exposées. A commencer par cette vidéo de l'artiste afghane Lida Abdul, intitulée *White House*. Une habitation détruite, quelque part en Afghanistan, qu'une femme peint en blanc. Geste vain? Peut-être, mais lourd d'un sens politique qui renvoie à cette autre Maison-Blanche, cause de bien de ruines dans le monde, autant que foyer d'espoir.

Autres «seigneurs», autres victimes, celles-là du goulag soviétique peint par le Russe Nikolai Getman; lequel a réalisé une série de tableaux sur les camps staliniens où il fut enfermé.

De cette série, on retiendra une toile: *Upper Debin Camp*. Staline, dont on voit le portrait au premier plan, règne sur ce camp qui ressemble à s'y méprendre à un chapiteau de cirque dans l'attente d'une fête. La beauté est ici effrayante. Aussi effrayante que chez l'Américaine Martha Rosler dont le tableau *Prospect for today* représente un salon design occidental très chic qui réunit femmes arabes en larmes, soldats à l'action et combattants américains invalides. A leurs côtés, une insolite pompe à essence. C'est une guerre pour le pétrole qui s'épanouit dans ce salon. GHA

> **A voir** au Musée international de la Croix-Rouge, Genève, jusqu'au 4 janvier 2015.

MAZARINE PINGÉOT

Quelque chose de Bridget Jones chez Joséphine

DANIEL FATTORE

Kant, c'est le Jiminy Cricket de la narratrice des *Invasions quotidiennes*, dernier roman de l'écrivaine Mazarine Pingéot. Fantômes récurrents, des figures comme Descartes ou Bergson viennent l'appuyer pour développer un certain art de vivre au XXI^e siècle.

Cela n'a rien d'évident! Dans une démarche introspective, l'auteure met en scène Joséphine, une trentenaire en proie à ses démons, prisonnière d'un ex-mari intrusif et d'une famille manipulatrice. Elle n'oublie pas l'alcool, dépendance commode. La narratrice trouvera-t-elle une nouvelle alchimie de vie en douze jours? Sans oublier la réparation de son lave-vaisselle?

La propension de Joséphine à se poser en victime et ses charges contre l'ex-mari ont de quoi lasser le lecteur. Pour faire glisser ce roman au caractère parfois misandre, l'auteure le nourrit de catastrophes qui lui confèrent

l'ambiance d'une certaine littérature féminine. Dès lors, le lecteur pense aux tribulations de Bridget Jones. Et, au fil des pages, il se surprend à sourire... I

> **Mazarine Pingéot**, *Les invasions quotidiennes*, Ed. Julliard, 238 pp.

SIMONE WEIL

La force de l'Iliade

BERNARD-OLIVIER POSSE

«Le vrai héros, le vrai sujet, le centre de *L'Iliade*, c'est la force. La force qui est maniée par les hommes, la force qui soumet les hommes, la force devant quoi la chair des hommes se rétracte.» C'est ainsi que la philosophe Simone Weil, en pleine Seconde Guerre mondiale, débutait son commentaire du poème d'Homère. Simple acte stérile d'une réflexion posée hors des événements tragiques qui ont vu son émergence? Certainement pas. Si le plus ancien poème grec est ici pris à partie, c'est pour d'autant mieux mettre en exergue une pensée profondément éthique et politique centrée autour du concept de force. La souveraineté de cette dernière, a fortiori en temps de guerre, est ici pleinement reconnue et c'est sur ce constat que peut se développer la question fondamentale pour Simone Weil: qu'est-ce que peut la pensée dès lors qu'elle est prise dans un rapport de forces?

Cet ouvrage, mêlant six articles de la philosophe écrits de 1933 à 1943, se propose ainsi d'offrir un panorama d'une pensée dont la force constitue ici le point d'appui, et la guerre tout autant que l'épopée grecque et la poésie occitane ses variations. Mais «pourquoi s'attarder au passé, et non s'orienter vers l'avenir»? Si à cette question Simone Weil invoque Platon, ce n'est pas ici en philosophe qu'elle écrit, mais accompli ce qui a toujours été son travail: ramener la pensée et la réflexion là où précisément elle a été interdite d'entrée. Dès lors, s'interroger avec Simone Weil sur la force et les luttes qu'elle engendre, ce n'est pas uniquement s'intéresser aux phénomènes de dépossession et de réification du soldat face à la machinerie guerrière, mais c'est également observer la souffrance de l'autre et y prendre part en la comprenant, en se l'appropriant et en la combattant.

L'Iliade, ainsi, se situe au centre de ce recueil et de la réflexion de Simone Weil sur la force. Cependant, si ce poème montre l'archétype de l'abus de la force - plus grand fléau selon la philosophe - par la destruction d'une civilisation, il permet également le jaillissement de ces moments lumineux où la souffrance et l'impuissance de l'autre sont reconnues et qui font de *L'Iliade*, aux yeux de Simone Weil, la seule vraie épopée. Dès lors, le commentaire de la philosophe se fait manifeste contre la lutte «sans renoncer à la lutte, dont Héraclite disait qu'elle est la condition de la vie.» I

> **Simone Weil**, *L'Iliade ou le poème de la force*, Ed. Rivages poche/Petite Bibliothèque, 194 pp.